

2

Aux amis

Pourquoi écrire sur soi ? La question est suffisamment têtue pour que les autobiographes, au moins les pionniers du genre, l'abordent en préambule de leur œuvre. Rousseau, en 1765, y répond non sans orgueil : *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.* Montrer un homme.

Et une femme ? Parler de soi, relater sa vie depuis l'enfance : il faut une impérieuse nécessité pour oser l'entreprendre quand on est femme au milieu du XIX^e siècle. Marie Cappelle, tu prends la plume pour te raconter, après ton procès en 1841, six ans avant ton aînée la grande George Sand, autrice à succès dont tu as lu les romans. Sand a-t-elle eu tes *Mémoires* entre les mains, elle qui comme tout le monde suivit l'affaire Lafarge qu'elle jugeait *mal menée* ? Dans la longue dissertation qui compose le premier chapitre

d'*Histoire de ma vie*, Sand ne te mentionne pas, mais ses fameux prédécesseurs : l'ancien Saint-Augustin, le moderne Jean-Jacques, hommes illustres entre lesquels elle se sent obligée de se situer.

Toi, tu n'as pas le loisir des longs préliminaires.

L'étude du cœur humain n'est pas ton propos. Tu es en prison. Tu écris, enfermée dans les nouveaux bâtiments de la maison d'arrêt, de justice et de correction de la Barussie, à Tulle en Corrèze. Tu ne cherches pas à faire œuvre littéraire mais à t'innocenter. Comme Madame Roland en 1793, Madame Lafarge écrit pour que ses *Mémoires* servent sa mémoire. Manon Phlipon, Marie Cappelle : deux femmes incarcérées à un demi-siècle de distance manient les mots pour leur réhabilitation. Mais, épouse et collaboratrice du ministre girondin Roland, la courageuse Manon est détenue en attente de son exécution pour des raisons politiques. Elle en appelle au seuil de l'échafaud révolutionnaire à *l'impartiale postérité*, à la justice que l'Histoire, espère-t-elle, lui rendra. Pour des motifs moins éclatants, tu te trouves emprisonnée. Héroïne d'un fait divers, tu es inculpée de meurtre par empoisonnement, jugée à une voix près coupable d'avoir assassiné ton mari, condamnée aux travaux forcés. Toujours, tu clamerais ton innocence. Rien de politique dans ton affaire ? À voir.

Voleuse de diamants selon les apparences et les dénonciations, criminelle d'après le verdict des

jurés d'assises, tu es une détenue de droit commun même si tes conditions de détention ne sont sûrement pas celles du commun des malheureuses. Je comprends que, parmi les raisons secrètes qui m'ont conduites vers toi, il y a la prison. Je la hais. Le principe de la privation de liberté m'est odieux. Le fait insupportable. Quelques minutes au parloir d'une maison d'arrêt suffisent à percevoir la brutalité idiote de l'enfermement qui ne peut que nourrir chez la détenue une détestation plus forte encore des institutions, de la prétendue justice qui l'a mise là. À quoi servent nos prisons? À réparer? À rééduquer? Ou à garder sous étroite surveillance une partie de la population coupable d'être née du mauvais côté de la barrière sociale? En définitive, n'y aurait-il que des prisonniers ou prisonnières politiques?

À mes amis. Les premiers mots qui ouvrent le livre de tes *Mémoires* sont une adresse. Marie Cappelle, tu n'écris pas à tes accusateurs ou à tes juges mais à ceux et celles qui te soutiennent: *Adoptée par vos cœurs, je ne veux pas vous rester étrangère.* Une confession, oui. Ce que j'aime, c'est qu'elle ne soit pas repentir mais texte de combat. Tu demandes à l'inspiration, *Dieu*, de donner à tes *paroles le pouvoir de persuader et de convaincre.* Aux faux récits tissés par tes détracteurs, tu veux substituer le tien guidé par l'impérative vérité. Certains t'ont traitée de mythomane, suivant le stéréotype sexiste qui attribue aux femmes une *tendance naturelle* à l'histronisme. Je ne veux pas douter de ta sincérité, de l'exigence du vrai qui doit

conduire toute autobiographie, d'autant plus quand elle est menée par une autrice de vingt-quatre ans dans l'urgence d'une vie dont elle sent qu'elle sera brève. À tes amis, tu écris : *Dans le silence recueilli de ma prison, je me suis isolée de mes souffrances pour retourner avec vous dans les sentiers de ma vie ; je vous ai initiés à toutes mes joies, à tous mes deuils, à toutes mes larmes...*

Je tourne la page, intriguée par le récit de l'enfance d'une future femme de lettres dans les tourments du dix-neuvième siècle.